

Zeitschrift: Tsantsa : Zeitschrift der Schweizerischen Ethnologischen Gesellschaft
= revue de la Société suisse d'ethnologie = rivista della Società svizzera
d'etnologia

Herausgeber: Schweizerische Ethnologische Gesellschaft

Band: 10 (2005)

Artikel: Les métamorphoses d'un objet de recherche anthropologique :
commerçantes et artisanes indépendantes dans la région d'Agadir

Autor: Martin, Hélène

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1007360>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 15.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Les métamorphoses d'un objet de recherche anthropologique

Commerçantes et artisanes indépendantes
dans la région d'Agadir

Hélène Martin

De l'absence de l'objet à son omniprésence

L'identité des chercheuses et des chercheurs a-t-elle une influence sur l'enquête de terrain? C'est le point de vue de Huguette Dagenais (1987: 23) qui propose en conséquence d'adopter le principe de contextualisation non seulement «des situations et des sujets, des données et des résultats comme l'exige toute recherche en sciences sociales, mais contextualisation aussi de la recherche et de la chercheuse dans les rapports sociaux de la société et de l'époque concernée». En ce qui me concerne, plusieurs éléments de mon identité ont eu des conséquences évidentes sur la manière dont s'est déroulée mon expérience de terrain.

Sensibilisée à la question des rapports sociaux de sexe ainsi qu'à la manière dont l'Occident utilise le monde arabo-musulman comme contre-modèle de son propre fonctionnement à cet égard (Nader 1989), j'ai été intéressée par le fait de rencontrer, lors d'un séjour à Agadir durant lequel j'étudiais un rituel, une ou deux femmes qui dirigeaient des petites affaires. J'ai alors décidé de mener une recherche afin d'établir l'importance et le type d'entrepreneuriat féminin à Agadir ainsi que les discours qui s'y référaient.

En 2002-2003, je me suis installée à Agadir pour commencer ce travail. Aussitôt sur place, j'ai interrogé mon entourage dans l'espoir qu'on me parle et qu'on me dirige vers des femmes ayant monté une affaire. Je pensais qu'un tel intérêt ne pouvait qu'être flatteur pour mes hôtes, tant il m'éloignait d'une position occidentale misérabiliste sur les Marocaines. Or les réponses que j'ai récoltées d'abord me conduisirent à une série de déceptions, car on m'affirma que la réalité à laquelle je m'intéressais n'existait simplement pas dans un contexte aussi «arriéré» ou «traditionnel» que celui du Maroc du Sud. C'est donc, dans un premier temps, le point de vue occidental dont je prenais soin de me distancier qui me fut imposé par les Marocain·e·s eux/elles-mêmes.

Persuadée de l'existence de mon objet, j'ai poursuivi mes recherches en passant par la Chambre du Commerce et de l'Industrie. On m'y apprit qu'il y avait bien quelques femmes artisanes indépendantes, pour ajouter aussitôt qu'elles ne constituaient pas un objet d'étude approprié car elles n'étaient que des femmes traditionnelles qui vendaient leur production. Ce deuxième type de réponse, par lequel se profilait, pour moi, l'espoir que mon objet existait du point de vue de mes informateurs, présentait une négation plus subtile de mes attentes puisqu'il dis-

tinguait, en quelque sorte, un objet de substitution réel et un objet fantasmé. De surcroît, comme j'allais m'en rendre compte plus tard, j'étais confrontée à un mode de représentations, opposant le moderne et le traditionnel, qui jouait un rôle d'organisateur social, y compris dans l'ordonnement symbolique des activités des indépendantes.

Par une artisane qui tenait une boutique de *beldi* («habits traditionnels») et qui dirigeait quelques employé·e·s, je pus faire différentes rencontres avec des indépendantes. Les échanges que j'ai eus avec ces dernières transformèrent mes interactions en général, car les différents exemples que je pouvais désormais donner suscitaient des discussions sur les diverses activités des femmes.

L'objet qui semblait se dérober au début de ma recherche émergeait ainsi du néant et se mit même à se développer tellement qu'il me sembla que je n'aurais jamais le temps de faire le tour d'une réalité qui croissait à mesure que je l'explorais. J'ai peu à peu resserré mon étude sur les commerçantes artisanes.

Configuration des données: des pratiques et des discours

Dans son ensemble, note le Centre d'études et de recherches démographiques (CERED 1997-98), la population active marocaine comprend 33,4% de femmes, contre 79,4% d'hommes. Si l'on considère la structure de l'emploi selon le statut professionnel des femmes, «on remarque que le statut d'aide familiale est largement prédominant (41,7%), suivi des salariées (29,5%) et des indépendantes (15,3%). Les femmes actives¹ qui travaillent à domicile représentent quant à elles 9,2%. [...] Les femmes employeurs ne représentent qu'une part dérisoire de 0,8%» des femmes actives et 5% de l'ensemble des employeurs (CERED 1997-98: 242, 244)². La population sur laquelle je

travaille, qui regroupe des femmes artisanes et commerçantes indépendantes, travaillant ou non à domicile, employeurs ou pas, est donc minoritaire, mais non négligeable.

Les activités des indépendantes s'inscrivent sur un continuum allant de la sphère proche du milieu familial à l'espace public. Dans plusieurs cas en effet, les premières activités lucratives des indépendantes de mon terrain ont été réalisées de manière informelle pour ensuite se développer et parfois s'institutionnaliser avec l'obtention d'une patente et d'un commerce ayant pignon sur rue. Cependant, la plupart des indépendantes emploient d'autres personnes et circulent dans des réseaux assez longs sans pour autant avoir institutionnalisé leur affaire.

Il faut également relever que le commerce et l'artisanat féminins sont anciens. Le premier s'inscrit, selon Virolle-Souibes (1986: 194), dans les stratégies de contre-pouvoir que les femmes ont toujours adoptées face à la précarité de leur situation, par des «conduites – individuelles ou faiblement solidaires – de préservation, de grignotage, de ruse» qui leur permettait de se constituer un petit pécule constitué de productions alimentaires et artisanales excédant les besoins de l'auto-consommation. Quant à l'artisanat féminin, il est aussi ancien; comme le note Mafhoudh (1990: 165), les femmes occupaient dans l'artisanat «une place très importante et avaient même le monopole de certaines branches dont la production se faisait essentiellement à domicile, comme le tapis, la broderie, la couture...»³. Même «inactives» selon les statistiques du CERED, une bonne partie des Marocaines se livrent donc à des activités lucratives indépendantes.

Face à ces activités féminines, il faut remarquer que lorsque mes interlocuteurs et mes interlocutrices associaient l'artisanat et le petit commerce féminins à la tradition, ils et elles n'avaient pas tort. Ce faisant, ils et elles refusaient cependant aux femmes dont il était question une inscription dans le contexte moderne où elles œuvraient. La modernité des

¹ Le choix de parler de «femmes actives» relève d'un biais productiviste marchand et androcentrique puisque ce vocable sous-entend que les femmes qui vaquent quotidiennement aux travaux domestiques dans leur propre foyer et contribuent donc largement à l'économie d'un pays sont «inactives». Sur l'invisibilisation du travail féminin, voir notamment Mathieu (1991).

² Cette catégorisation est critiquable; il est pratiquement impossible de déterminer une frontière entre différents modes de travail féminin «à domicile», «indépendant» ou en fonction du fait que la femme est employeuse ou pas.

³ Non seulement l'artisanat féminin mais plus généralement le travail féminin ont perdu de leur prestige avec le déclin de l'économie vivrière au profit du mode productiviste marchand dans lequel se sont massivement engagés les hommes (Mafhoudh 1990; Lacoste-Dujardin 1996).

⁴ Le Maroc vit actuellement une crise tant économique que sociale et culturelle au sens où ses institutions paraissent généralement perverties, ce qu'on impute au clientélisme de l'Etat, aux valeurs occidentales importées et à l'expérience coloniale.

affaires féminines n'était attribuée qu'aux femmes qui faisaient commerce de produits et de services ordinairement accaparés par les hommes. Ainsi, seules les vendeuses d'assurances, de voyages, de produits électroniques, les restauratrices, etc., étaient considérées comme des indépendantes «modernes».

Les discours que les indépendantes tenaient sur leurs affaires, qu'elles soient considérées comme «modernes» ou «traditionnelles», me confrontèrent à un nouveau quiproquo dont les implicites et les valeurs que je portais furent la cause. Lorsque les indépendantes me parlaient de leurs parcours professionnels, elles me confiaient différentes difficultés contre lesquelles elles avaient dû lutter, dont l'opposition de leur belle-famille et de leur époux à leur travail ainsi que la peine qu'elles éprouvaient à faire reconnaître leur autorité sur des hommes. Aussi, j'imaginai qu'elles me parlaient d'une lutte qu'elles menaient contre une forme de résistance sociale à un changement qu'elles revendiquaient. Or l'association que je faisais entre ces femmes et le changement social ne résistait pas à toute une série de discours qu'elles tenaient sur elles-mêmes, dans lesquels elles s'associaient au contraire à la constance et la tradition, à laquelle non seulement elles s'affirmaient fidèles, mais encore qu'elles prétendaient restaurer⁴.

Ainsi, par exemple, lorsque je les questionnais sur la position des hommes vis-à-vis de leur travail, dans l'attente implicite qu'elles discernent pour moi des hommes plus ou moins acquis à leur cause, elles se lançaient le plus souvent dans un discours nostalgique vis-à-vis d'un passé où les hommes en étaient réellement, c'est-à-dire une époque où ils étaient «responsables» aussi bien dans leurs fonctions professionnelles qu'en tant que chefs de famille. Tout cela avait selon elles bien changé car, face à des hommes contemporains «démissionnaires», elles s'attribuaient la tâche de rappeler, par leurs activités dans le monde économique, une certaine éthique du travail selon des valeurs traditionnelles qu'elles respectaient (responsabilité, honnêteté, constan-

ce, moralité). Ou alors, lorsque je les interrogeais sur les difficultés qu'elles éprouvaient peut-être à allier responsabilités domestiques et professionnelles, elles affirmaient le plus souvent qu'il n'y avait là aucune espèce de problème; au contraire les compétences dans la gestion de biens et de personnes qu'elles possédaient en tant que femmes étaient simplement transférées de l'espace domestique au monde de la production marchande.

Perspectives de la recherche

Les femmes de mon terrain que j'imaginai, de manière ethnocentrique, se positionner comme étant à l'avant-garde d'un mouvement de changement social, s'affirmaient quant à elles garantes de la tradition et étaient généralement considérées comme telles. Non seulement elles n'existaient socialement pas ou peu dans leurs fonctions professionnelles d'indépendantes, mais encore elles renvoyaient leurs activités à une série de valeurs «traditionnelles» où leurs atouts majeurs étaient une forme d'atemporalité et d'«authenticité culturelle».

Cette logique opposant «tradition» et «modernité» n'était, formellement, pas exotique pour l'anthropologue occidentale que je suis, puisqu'elle trouve son origine dans les discours évolutionnistes de la fin du XIX^e siècle. Or, si je m'opposais intellectuellement à cette forme de catégorisation, cette dernière formait quand même la trame de plusieurs de mes implicites, puisque je m'attendais, plus intuitivement, à entendre des discours «progressistes» de la part des femmes de mon terrain. Si mon relativisme d'anthropologue me poussait à m'intéresser aux formes que prenait le changement social en matière d'activité professionnelle indépendante féminine au Maroc, ma position de féministe occidentale me conduisait parallèlement à me livrer à une série de projections. Ces dernières, en plus du fait qu'elles entraient en contradiction avec mes convictions relati-

vistes, ne m'ont pas permis, dans un premier temps, de comprendre la logique des discours de mes informatrices, qui revendiquaient leur fidélité à la tradition pour légitimer leur place actuelle dans le monde de l'économie.

La familiarité apparente, pour l'anthropologue et pour les «indigènes», du cadre de pensée opposant «tradition» et «modernité» est illustratif des terrains actuels qui, aussi exotiques qu'ils paraissent, comprennent des pratiques et des discours circulant amplement d'un espace à un autre. Ils sont cependant chaque fois réappropriés par les acteurs de manières particulières. Bazin, Bourdarias et Sélim (1999: 13) relèvent à ce sujet qu'«à défaut d'appréhender les processus globaux dans lesquels il est inévitablement impliqué, l'ethnologue peut être amené à les renforcer. Ainsi, porter son attention sur des objets à la fixité apparente, sans penser à leur articulation à la conjoncture globale, conduit à situer les sujets observés hors du monde. Ces derniers, quelles que soient les stratégies qu'ils adoptent, sont cependant bien obligés de se positionner dans la conjoncture qu'ils vivent, à la fois locale et globale, et à laquelle ils s'efforcent de conférer un sens». De ce point de vue, l'axe «tradition / modernité» qu'utilisaient mes interlocutrices demandait à être réinscrit et compris dans son contexte particulier.

En effet, tout en utilisant ces catégories, les actrices de mon terrain se les réappropriaient d'une manière originale, cohérente avec le type de problèmes qui se posaient à elles. La question de la condition de la femme ne se pose évidemment pas dans les mêmes termes au Maroc et dans mon contexte d'origine. Comme le relève Roussillon (2002: 30), «les enjeux de la "question féminine" apparaissent dotés d'un tel coefficient d'évidence que les termes mêmes utilisés pour dire cette centralité demeurent, pour l'essentiel, non interrogés». Face à cette constatation, il propose de mener de nouvelles études qui restaurent «ce qui se trouve occulté, [c'est-à-dire] la réalité vécue dans sa diversité de la(es) condition(s) féminine(s), dans les sociétés arabo-musulmanes "réellement existantes" [...]. Ce qui fait défaut,

c'est ici une saisie fine de la diversité anthropologique des possibles, tant dans les logiques héritées, "traditionnelles", qui continuent de régir la condition féminine que dans les espaces et registres "réformés" où se jouent de nouveaux modes de présence des femmes à la société» (Roussillon 2002: 30).

C'est un tel programme que je me propose de suivre pour l'élaboration de ma thèse de doctorat. En mettant en évidence mes représentations, qui se sont dévoilées comme telles grâce aux problèmes de cohérence et de compréhension qu'elles me posaient sur le terrain, je tente de me décentrer suffisamment pour accéder au type de discours des indépendantes. Je m'intéresse ainsi aux stratégies de légitimation qu'utilisent ces dernières. Ma recherche porte donc sur une série de références et de pratiques, qu'elles sont dès lors conduites à adopter, par lesquelles les indépendantes s'identifient non pas comme agentes de changement, mais comme garantes d'une forme d'«authenticité culturelle». En d'autres termes, et pour paraphraser Roussillon, je m'intéresse aux modes originaux de penser et de faire qu'adoptent les indépendantes de la région d'Agadir pour conduire, développer et légitimer leur présence dans le monde de l'économie marchande.

Bibliographie

- BAZIN Laurent, Françoise BOURDARIAS et Monique SELIM
1999. «Hégémonie du marché et expansion capitaliste. Occultation et problématisation». *Journal des anthropologues* (Montrouge) 77-78: 9-18.
- CENTRE D'ÉTUDES ET DE RECHERCHES DÉMOGRAPHIQUES (CERED)
1997/1998. *Genre et développement: aspects socio-démographiques et culturels de la différenciation des sexes*. Rabat: CERED.
- DAGENAIS Huguette
1987. «Méthodologie féministe et anthropologie. Une alliance possible». *Anthropologie et sociétés* (Québec) 11(1): 19-44.
- LACOSTE-DUJARDIN Camille
1996 (1985). *Des mères contre les femmes. Maternité et patriarcat au Maghreb*. Paris: La Découverte.
- NADER Laura
1989. «Orientalism, occidentalism and the control of women». *Cultural Dynamics* (Leiden) II(3): 323-355.
- MAFHOUDH Dorra
1990. «Anciennes et nouvelles formes de travail des femmes à domicile en Tunisie», in: Monique GADANT et Michèle KASRIEL (éds), *Femmes du Maghreb au présent. La dot, le travail, l'identité*, p. 159-173. Paris: Editions du CNRS
- MATHIEU Nicole-Claude
1991. *L'anatomie politique: catégorisations et idéologies de sexe*. Paris: Côté-femmes.
- ROUSSILLON Alain
2002. «Constructions sociales de la question féminine». *Cultures en mouvement* (Antibes) 51: 30-35.
- VIROLLE-SOUBES Marie
1986. «Du pécule au salariat. Travail et stratégies féminines en Algérie», in: coll., *Côté femmes. Approches ethnologiques*, p. 193-208. Paris: L'Harmattan.

Auteure

Hélène Martin est doctorante à l'Institut d'ethnologie de l'Université de Neuchâtel. Elle a occupé pendant cinq ans un poste d'assistante de recherche et d'enseignement en anthropologie à l'Université de Lausanne; durant cette période, elle a bénéficié d'une bourse du Fonds national pour réaliser un travail de thèse, d'où est issue cette recherche en cours. Elle occupe actuellement un poste de professeure HES en sciences sociales à la Haute Ecole Vaudoise de la Santé.

HECVSanté, avenue de la Sallaz 2, CH-1005 Lausanne, hmartin@hecvssante.ch